

SAGE, SAUVAGE ET CITROUILLE

Rosalia Ayres

Extrait offert : chapitre spicy - celui qui fait tout basculer

Avertissement : romance spicy slow-burn réservée à un public adulte (18+). Tension sexuelle, langage cru, baiser, question qui pique. Parfait pour donner envie de lire la suite.

TU CROIS QU'IL RESPECTE LES RÈGLES AU LIT AUSSI ?

Earned It - The Weeknd

— ♦ —

— OCTAVIA

On finit par se retrouver au pied de mon bâtiment, cette grande bâtisse de pierre grise où, j'en mettrais ma main à couper, Lara est déjà postée derrière la fenêtre, prête à me soumettre à un interrogatoire en règle. Darius lâche ma main, lentement, et reste un instant à me regarder sous le lampadaire, le carnet de son père serré contre ma poitrine entre nous deux.

— Bonne nuit, Morticia.

— Bonne nuit, mon petit poulet.

Il sourit, secoue la tête, et s'éloigne dans l'allée.

Sans m'embrasser.

Rien. Pas un baiser, pas même un effleurement, juste ce sourire et son dos qui disparaît dans la nuit, les mains enfoncées dans les poches de sa parka.

Je monte les escaliers avec une question qui me tourne dans la tête à chaque marche. Est-ce que c'est l'histoire de son père qui le perturbe à ce point? C'est fort possible. Qui ne le serait pas, après avoir reconnu l'écriture de l'homme qui l'a élevé à coups de règlements dans un carnet de fêtes clandestines? Ou est-ce que, maintenant que c'est arrivé, maintenant qu'il n'y a plus cette promesse suspendue entre nous, il regrette déjà?

Je n'ai pas le temps d'y réfléchir davantage. À peine ai-je poussé la porte de la chambre que Lara me saute littéralement dessus.

— Oh mon Dieu. Il t'a enfin embrassée?

— Comment tu peux savoir ça, toi?

— Tu as du lierre dans les cheveux, les lèvres gonflées et une tête de quelqu'un qui vient de gagner au loto. Alors?

— Oui, dis-je, et je sens le sourire m'envahir malgré moi. Il m'a embrassée.

Elle pousse un cri si aigu que la voisine du dessous tape au plafond.

— Il était temps! Je commençais à me demander si j'allais devoir vous enfermer dans un placard pour que ça arrive.

— On était enfermés dans un placard hier. Et il ne s'est rien passé.

— Justement, il était temps.

Elle se laisse tomber en travers de son lit, le menton dans les mains, avec l'air gourmand de quelqu'un qui s'installe devant sa série préférée.

— Alors, c'était comment, d'embrasser l'autorité?

— Bizarre, dis-je en ôtant mon manteau. Mais... agréable.

— Agréable. Octavia Voss, tu passes trois semaines à le rendre fou, et tout ce que tu trouves à dire, c'est « agréable »?

— Très agréable.

— Hum. Et vous n'avez rien fait d'autre? Remarque, vu le temps que vous avez mis pour en arriver à un baiser, je n'ose même pas imaginer combien de temps il vous faudra pour passer à la suite.

— Lara.

Je le dis en riant, mais je sens mes joues chauffer, et elle le remarque, évidemment, parce que rien ne lui échappe. Son regard glisse vers mes bras, vers ce que je serre toujours contre moi sans même m'en rendre compte.

— Et c'est quoi, ce carnet?

Je m'assois sur mon lit et je le pose sur mes genoux. Le cuir est froid, encore un peu humide de la nuit.

— On l'a trouvé à l'orangerie. Il y avait une trappe sous l'estrade, la clé l'a ouverte, et ce carnet était dans une boîte en fer, juste sous le rebord.

— Et il dit quoi?

— On l'a seulement feuilleté. Il y a des listes d'invités, des règles, des croquis de masques... Il faut que je le regarde plus attentivement.

Lara se redresse, et pour une fois, il n'y a plus la moindre trace de moquerie sur son visage.

— Fais attention, Octavia. On est en Transylvanie, tu sais. Ici, il y a des choses qu'il vaut mieux ne pas chercher à savoir. Tu pourrais être surprise.

— J'adore être surprise, dis-je avec mon plus grand sourire en me glissant sous ma couette.

— Oui, mais pas moi. Et je ne veux pas qu'il t'arrive quelque chose. Enfin, pas avant que tu m'aies raconté comment il est au lit.

Elle marque une pause, parfaitement calculée.

— Tu crois qu'il respecte les règles au lit aussi?

Je ne réponds pas. Je lui lance un oreiller en pleine figure. Elle éclate de rire, me le renvoie, éteint la lumière principale et me souhaite bonne nuit, et moins de dix minutes plus tard, sa respiration s'est déjà faite lente et régulière.

Moi, je sais que je ne dormirai pas.

J'allume ma petite lampe de lecture, je cale mon oreiller contre le mur, et j'ouvre le carnet. Au moins, ça m'évitera de penser à lui. Même si mon cerveau, visiblement, n'a pas l'intention de faire autre chose.

Je lis jusqu'à trois heures du matin.

Les premières décennies se lisent comme un conte. L'écriture fine et appliquée de 1931, qui décrit la toute première Nuit des Masques comme une « veillée en l'honneur de ceux qui ont bâti ces murs ». Les règles, toujours les mêmes, recopiées d'une année sur l'autre par des mains différentes, comme un serment qu'on se transmet. Personne ne vient sans masque. Personne ne dit son nom. Ce qui se passe en bas reste en bas. Les croquis de masques, de plus en plus élaborés au fil du temps. Un vieux ticket de bal glissé entre deux pages, daté de 1947. Une fleur séchée, si fragile qu'elle s'effrite presque quand je la touche.

Puis le grand vide. 1961. Et, sans transition, 1992.

À partir de là, tout change. Le père de Darius n'écrit pas comme les autres. Il ne se contente pas de consigner. Il raconte, il commente, il dessine des petites citrouilles hilares dans les marges, il note qui a renversé le punch et qui a embrassé qui dans le noir. Ce carnet, pour lui, n'est pas un registre. C'est un journal de bord.

Je souris malgré moi en lisant certaines de ses notes. Si on se fait prendre, c'est moi qui porte le chapeau. Comme d'habitude. Ou, en dessous d'une liste de provisions: Ne PAS laisser Andreï's père s'occuper de la musique cette année. Je relis la ligne deux fois, puis je comprends que j'ai mal lu, qu'il s'agit d'un « A. » suivi d'un nom de famille à moitié effacé, et je secoue la tête. Il est trois heures du matin, je commence à voir des choses qui n'existent pas.

Je n'arrive pas à croire que cet homme-là, celui qui dessine des citrouilles et raconte des blagues dans les marges, soit le même que celui dont Darius me parle avec la mâchoire serrée. Le colonel qui chronométrait ses douches.

Et puis j'arrive à 1994.

Une page entière de préparatifs, plus détaillée que toutes les autres. Une liste de noms, en initiales comme toujours, mais plus longue que jamais. Et à côté de l'une d'elles, une seule, quelqu'un a ajouté une petite étoile au crayon.

M.

Juste une lettre. Soulignée deux fois.

Je fronce les sourcils. Je retourne en arrière. M. apparaît déjà en 1993, en 1992. Toujours sur la liste. Toujours à côté du nom du père de Darius, comme s'ils étaient inséparables. En 1993, il y a même une note dans la marge, de cette écriture penchée que je commence à connaître par cœur: M. a encore eu une idée de génie. On va tous finir renvoyés.

Je reviens à 1994. Au plan des souterrains, annoté dans tous les sens, avec des flèches, des croix, un parcours tracé en rouge. Et puis aux pages arrachées.

J'approche ma lampe de la reliure, tout près. Il reste une fine bande de papier, là où les pages ont été déchirées, pas assez pour lire une phrase entière. Mais assez pour distinguer, sur l'un des lambeaux, des fragments de mots. Des bouts de lettres, écrits d'une main tremblante, bien loin de l'écriture joyeuse des pages précédentes.

...jamais dû...

Et plus bas, sur une autre bande:

...M. ne...

Je reste longtemps à fixer ces fragments dans la lumière jaune de ma lampe de chevet, le cœur battant plus vite qu'il ne devrait pour quelques bouts de papier déchiré.

Il s'est passé quelque chose en 1994. Quelque chose d'assez grave pour que le garçon qui dessinait des citrouilles dans les marges arrache ces pages, quitte l'université, et devienne l'homme le plus rigide que Darius ait jamais connu.

Et M. était au centre de tout ça.

Je finis par m'endormir le carnet ouvert sur la poitrine, et je rêve de masques, d'escaliers qui descendent sans fin, et d'un garçon aux yeux sombres qui me tend la main dans le noir sans jamais réussir à m'atteindre.

Quand je sors du bâtiment le lendemain matin, en retard, évidemment, les yeux encore gonflés de sommeil et le carnet glissé tout au fond de mon sac, il est là.

Adossé au muret en face de l'entrée, deux gobelets de café fumant dans les mains, exactement comme moi hier au bord du lac.

Je m'arrête net sur la dernière marche.

— Tu es en retard, dit-il.

— La ponctualité est une construction sociale.

— C'est ce que tu m'as dit le premier jour.

— Et je le pense toujours.

Il se redresse et traverse l'allée. Il me tend l'un des gobelets, et au moment où je tends la main pour le prendre, il ne le lâche pas. Il se penche, et il m'embrasse.

Là. Devant la porte de mon bâtiment. En plein milieu de l'allée, à huit heures du matin, devant une bonne dizaine d'étudiants qui partent en cours et qui s'arrêtent tous, un par un, pour regarder.

Ce n'est pas un baiser volé. Ce n'est pas un baiser caché dans le noir d'une orangerie ou d'un placard. C'est un baiser tranquille, assumé, devant tout le monde, comme si c'était la chose la plus naturelle du monde, et quand il se redresse, j'ai complètement oublié le café qui me brûle les doigts.

— Bonjour, dit-il simplement.

— Bonjour, dis-je, un peu étourdie. Tu ne m'as pas embrassée hier soir.

Il hausse un sourcil.

— Tu m'en as voulu?

— Je me suis posé des questions.

— Lara était collée à la fenêtre. Elle avait déjà sorti son téléphone, Octavia. Elle allait filmer.

Je lève les yeux vers la façade. Au deuxième étage, un rideau retombe précipitamment. J'éclate de rire.

— Elle en est parfaitement capable.

— Je sais. Donc je me suis dit qu'il valait mieux attendre ce matin. Pour le faire correctement.

— Devant la moitié de l'université?

— Je voulais que ce soit clair.

— Que quoi soit clair?

Il me regarde, avec ce sérieux dont il ne se départ jamais complètement, même quand il sourit.

— Que je ne fais pas semblant.

Et moi, qui ai toujours une réplique pour tout, je ne trouve absolument rien à répondre.

La nouvelle fait le tour du campus avant midi.

Je le sais parce qu'en cours d'anatomie pathologique, deux filles du rang de derrière chuchotent si fort que tout l'amphithéâtre les entend. Parce que le type du distributeur de la bibliothèque me demande « si c'est vrai, pour Cole ». Parce que même le vieux professeur Ionescu, qui n'a jamais semblé remarquer qu'il y avait des êtres humains vivants dans sa salle, me lance un regard perplexe par-dessus ses lunettes quand je réponds à côté d'une de ses questions.

Le binôme du président. C'est comme ça qu'on nous appelait depuis le début de l'année, avec un mélange de pitié et d'amusement. Le futur major de promotion le plus rigide de l'histoire de l'école, et la fille de la morgue qui arrive en retard à tout. Personne ne donnait cher de notre peau. Il y avait même des paris, m'a avoué Lara un jour, sur celui des deux qui craquerait le premier et demanderait à changer de binôme.

Maintenant, quand on traverse la cour principale à midi, sa main dans la mienne, les regards sont différents. Il y a de la surprise, un peu de jalousie aussi, dans les yeux de certaines filles de sa promotion qui semblent découvrir d'un coup que Darius Cole est capable de sourire. Il y a ceux qui ricanent. Ceux qui nous prennent en photo sans même se cacher.

Je m'attendais à ce que ça le mette mal à l'aise. Lui, l'homme qui déteste attirer l'attention, qui planifie tout, qui ne laisse jamais rien au hasard. Mais il marche à côté de moi comme si de rien n'était, le dos droit, le menton levé, et chaque fois que quelqu'un nous dévisage un peu trop longtemps, sa main serre un peu plus fort la mienne.

— Tout le monde nous regarde, je murmure.

— Qu'ils regardent.

— C'est toi qui dis ça? Tu fais quinze minutes de repassage le matin pour que personne ne remarque un pli sur ta chemise.

— Douze minutes.

— Tu as compté.

— Je compte tout.

Un sifflement retentit derrière nous, long, appuyé. Andrei, en tenue de sport, nous dépasse au petit trot en levant les deux pouces avec un sourire jusqu'aux oreilles.

— Enfin! lance-t-il par-dessus son épaule. J'ai gagné vingt lei, Cole! J'avais parié sur avant Halloween!

Darius lève les yeux au ciel, mais je vois bien le coin de sa bouche qui frémit.

— Tu vois, dis-je. Même tes amis pariaient sur nous.

— Mes amis sont des idiots.

— Tes amis avaient raison.

Ce n'est qu'en fin d'après-midi, installés à notre table habituelle au fond de la bibliothèque, celle qui est cachée derrière les rayonnages d'histoire locale et que personne n'utilise jamais, que je sors enfin le carnet de mon sac.

Je le pose entre nous et je lui raconte tout. Les notes dans les marges, les citrouilles hilares, les blagues. Et puis M., cette initiale soulignée deux fois, toujours à côté de celle de son père. La note de 1993. Les fragments de mots sur la bande de papier arrachée.

Darius écoute sans m'interrompre. Quand je lui montre la reliure, il se penche, approche la lampe de son téléphone, et reste longtemps silencieux devant ces trois petits mots tremblants.

...jamais dû...

— Ce n'est pas son écriture habituelle, finit-il par dire. Elle tremble.

— Je sais.

— Mon père ne tremble jamais.

Il se redresse et se passe une main sur le visage, et je vois à nouveau cette fatigue que j'ai aperçue hier soir dans l'orangerie, celle de quelqu'un qui découvre que les fondations sur lesquelles il a construit toute sa vie reposent peut-être sur du sable.

— Qui est M., à ton avis? demande-t-il.

— Aucune idée. Mais c'est la seule piste qu'on ait. Si je trouve les listes d'étudiants de ces années-là, les annuaires de promotion, les photos de classe... Il y a forcément une trace. Quelqu'un avec un prénom ou un nom en M, qui était proche de ton père entre 1992 et 1994.

— Tu vas chercher toute seule?

— Toi, tu as ton examen de désincarcération à rattraper, et Rakovic t'a à l'œil. Moi, j'ai accès à toutes les archives de la bibliothèque avec ma carte de recherche. On se répartit le travail, c'est ce que font les binômes, non?

Il me regarde, et il y a quelque chose de doux dans ses yeux, quelque chose de nouveau.

— C'est ce que font les binômes, oui.

Je referme le carnet et je le glisse dans mon sac. Ce soir, je le rangerai au fond de la malle, sous mon lit, avec mes affaires d'hiver, là où Lara n'ira jamais fouiller et où personne ne pensera à le chercher. Je ne sais pas pourquoi, mais depuis que j'ai vu ces fragments de mots tremblants, j'ai le sentiment très net que ce carnet n'est pas seulement un souvenir de fête. C'est une preuve. Et que quelqu'un, quelque part, n'a sûrement aucune envie qu'on la trouve.

Darius sort son téléphone et le pose sur la table, écran vers le haut. Je vois la liste de ses appels manqués. Six. Tous du même numéro.

— Je vais l'appeler, dit-il. Ce soir.

— Tu es sûr?

— Non.

Il fixe l'écran encore un instant, puis relève les yeux vers moi.

— Mais toute ma vie, j'ai attendu qu'il me dise les choses. Qu'il m'explique pourquoi. Je crois que j'en ai assez d'attendre.

Je tends la main par-dessus la table et je la pose sur la sienne. Il retourne sa paume pour entrelacer ses doigts aux miens, et on reste comme ça, dans le silence feutré de la bibliothèque, au milieu des rayonnages poussiéreux, un vieux carnet de fêtes au fond de mon sac et un coup de fil qu'aucun de nous deux n'a envie d'entendre qui l'attend quelque part dans la soirée.

Pour la première fois depuis le début de l'année, on n'est plus deux étudiants forcés de travailler ensemble par un président excentrique.

On est un couple.

Et on a un mystère à résoudre.